

mencement dans la science de creuser le sol.

Si chaque cultivateur intelligent considèrerait sa ferme, sous quelques rapports, comme un laboratoire, et se considèrerait lui-même comme faisant des expériences scientifiques, dans le but de favoriser non seulement lui-même, mais la famille humaine ; s'il avait toutes les informations qu'il peut avoir, et ensuite continuer à procéder avec une série continue d'expériences qui ne s'entre-choqueraient pas matériellement, même ne fussent-elles pas heureuses, avec ses profits ; et de plus s'il communiquait au public, par l'entremise d'un bureau d'agriculture, les résultats de ces expériences, il trouverait son esprit cultivé, éclairé et ses connaissances étendues, et sa profession investie d'une dignité et d'une importance que le cultivateur de pure routine ne peut concevoir ; et la collection de toutes ces expériences, dont on ferait l'application de différentes manières, produirait certainement de grands résultats.

—*The Witness.*

AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

Chevaux.

Quand aux chevaux on leur porte peut-être généralement plus d'attention qu'à tous autres animaux de la ferme, néanmoins il y a encore bien des objections à faire à la manière dont on les tient. On peut dire que nous n'avons pas dans le Bas-Canada de race distincte de chevaux, mais que c'est un mélange de toutes les races connues. Cette confusion de races est regrettable, surtout pour les chevaux connus sous le nom de l'Pure Race Canadienne, si bien adaptée au pays, et aux fins agricoles. Je sais que l'on a fait des objections à leur grosseur pour les fins de la culture, mais si ce défaut existait réellement, il était bien facile d'y remédier par le choix et la nourriture. La forme du vrai cheval Canadien était irréprochable, et je n'ai aucun doute, qu'il aurait pesé beaucoup plus en proportion de sa hauteur qu'aucun cheval de race mêlée que nous avons actuellement. Il serait impossible de trouver un cheval de plus belle forme pour le trait qu'un cheval Canadien de première classe, et tandis que nous avons de tels animaux dans le pays, on pourrait en amener la race à la grosseur que l'on jugerait approprié, en la traitant judicieusement. C'est par un choix soigneux et une tenue judicieuse que les autres races d'animaux de ferme ont été amenées à la grande perfection qu'elles ont atteint en Angleterre. Ce n'est pas la grosseur ni la hauteur actuelles qui donnent de la force à un cheval, quoiqu'elles puissent être nécessaires dans quelques circonstances. C'est la forme du cheval qui indique la force ou l'absence de cette qualité. J'ai souvent vu des chevaux qui n'étaient pas bien gros faire mieux leur ouvrage et avec plus d'aise que des chevaux plus gros. Je ne suis pas en faveur des chevaux qui sont trop petits pour leur ouvrage, comme l'est certainement une grande partie de nos chevaux, ce qui résulte de la nourriture insuffisante qu'on leur donne. La race pure de chevaux Canadiens quand je sui-

arrivé dans le pays était d'une grosseur suffisante ; forte, active et courageuse, bien adaptée aux fins agricoles. Cependant il est maintenant difficile d'en trouver de race pure, et le mélange avec les autres races n'a pas généralement été une amélioration soit en forme, en force et en activité. Il y a des exceptions, je crois, quand on les a mêlés avec des chevaux de race anglaise importés de bonne qualité, et de forme semblable à celle des chevaux Canadiens. Ces mélanges ont bien réussi, et ont augmenté la grosseur de nos chevaux. La vraie cause de ce défaut dans la grosseur est qu'ils ne sont pas bien nourris et tenus, de sorte que maintenant on voit rarement un beau cheval Canadien. Ce doit être une grande perte pour un pays que d'avoir un grand nombre de chevaux qui ne sont pas assez forts pour faire l'ouvrage qu'il y a à faire. Il est tout-à-fait impossible de garder une race pure de chevaux, lorsque l'on fait aucune attention au mâle et à la femelle ; et même dans plusieurs cas, on a fait rapporter des pouliches qui n'avaient que deux ans. Nous ne pouvions attendre d'autre résultat qu'une race inférieure de chevaux. Heureusement, il est au pouvoir du cultivateur d'y remédier ; d'abord, en enfermant les étalons et ne leur permettant pas d'aller ça et là ; secondement, ne pas élever de juments de qualité inférieure, ni les faire rapporter avant qu'elles aient atteint un âge convenable ; troisièmement, ne garder que des étalons qui produiront une progéniture bonne et saine. Si ces simples règles étaient strictement observées, et que les chevaux fussent bien nourris depuis leur bas âge, nous aurions une race de chevaux bien supérieure à celle que nous avons à présent. Les chevaux seraient très profitables pour cultiver ici, si on les tenait bien et comme ils doivent l'être, pour les fins générales. On en demande beaucoup et on offre de bons prix pour ceux que nous avons actuellement, et nous en vendrions beaucoup plus et nous aurions de bien meilleurs prix si nos chevaux étaient ce qu'ils peuvent être. La pure race de chevaux Canadiens est très estimée dans les états voisins, mais ils se plaignent qu'il est maintenant presque impossible de s'en procurer de la vraie race. Dans le Bas-Canada il y a tout encouragement pour cultiver une bonne race de chevaux, pour notre propre usage et pour les vendre à des pratiques étrangères, qui viennent à la porte du cultivateur pour les acheter à de bons prix. Si les cultivateurs Canadiens, résidant loin de Montréal et de Québec voulaient jusqu'à un certain point faire attention à leurs chevaux, ces derniers les paieraient peut-être aussi bien que les autres animaux qu'ils élèvent ; mais comme les autres animaux de la ferme ils ne donnent du profit et ne réussissent qu'autant qu'ils sont bien nourris et bien tenus. Il y a beaucoup de cultivateurs Canadiens qui connaissent mieux le traitement de leurs chevaux, que je ne pourrais les informer, et qui tiennent de bons chevaux, mais ce n'est pas pour de tels cultivateurs que je soumetts ces sug-

gestions. Je sais très bien que nous avons dans le Bas-Canada d'aussi bons cultivateurs que nous en pouvons trouver sur le continent, et qui cultivent dans chaque département aussi bien qu'on peut le désirer. Nous avons aussi d'excellents animaux, chevaux, bêtes à cornes, moutons et cochons, et ils sont bien tenus et on en a bien soin. Ce n'est pas, cependant, pour les agriculteurs qui comprennent leur propre affaire, et qui connaissent bien leur art en toute chose qui regarde leur profession que je voudrais essayer à écrire sur l'agriculture. J'écris seulement pour les cultivateurs qui pensent que quelques-unes de mes suggestions pourraient être avantageusement adoptées, et amélioreraient leur présent système de culture. Je demande donc que les agriculteurs habiles et pratiques qui pourront lire mes communications me fassent la justice de croire que je ne prétends pas écrire pour leur instruction ; mais plutôt pour induire les cultivateurs qui ne sont pas aussi bien qualifiés ou instruits dans leur profession, à adopter les améliorations qui sont évidemment requises dans leur système de culture, et ainsi se trouver sur un pied égal avec les agriculteurs les plus habiles, ce qu'ils ne peuvent pas être en pratiquant un système d'agriculture défectueux.

Remarques Générales.—Je pense qu'il est généralement admis que les terres labourables du Bas-Canada peuvent produire, moyenne plus du double de récoltes qu'elles produisent actuellement, malgré qu'on fait de bonnes récoltes, par un système de culture plus judicieux. Il n'y a aucun doute que les animaux dans le pays, quoiqu'une grande partie soit très bonne, peuvent s'améliorer presque autant, et devenir valant plus que le double du prix qu'ils ne se vendent actuellement. On peut alors s'imaginer combien la propriété des agriculteurs augmenterait, par l'introduction d'un système amélioré qui est très possible. Je ne peux pas donner le nombre exact de nos animaux à présent, mais supposant qu'ils ont augmenté depuis les dernières vingt années dans la même proportion que notre population a augmenté dans le même temps, le nombre de nos chevaux ne serait pas loin de 20,000, les bêtes à cornes de 700,000, les moutons de 800,000 à 900,000, et les cochons de 500,000 à 600,000, et peut-être y a-t-il de 3,000,000 à 4,000,000 d'arpents de terre en culture, en prairie et en pâturage. Si cette estimation est presque correcte, et que presque tous ces animaux, et cette grande étendue de terre labourable, ne produisent maintenant seulement que la moitié de ce qu'ils peuvent produire annuellement sous un bon système d'agriculture, ce fait serait-il suffisant pour montrer que les améliorations nécessaires devraient être introduites par tous les moyens possibles. Si nous nous apercevons que notre système est défectueux, et que ces défauts soient d'une telle nature qu'il soit en notre pouvoir d'y remédier, comme ils le sont sans doute, il n'y a pas d'excuse si on permet qu'un tel système se continue. Une des plus grandes difficultés pour un cultivateur dans un nouveau pays